

— Quand je disais qu'il y avait du malheur dans l'air, murmura-t-il en ramassant précieusement les morceaux de son brûlo-guoule. Ah ! tout cela ne finira pas bien !

Et il regagna son bivac en hochant la tête d'un air pensif et en contemplant les morceaux de sa pipe qu'il tenait dans la main gauche.

— Ce que c'est que de nous ! murmura-t-il, une pipe avec laquelle j'avais fait la campagne de Bohême !

Cependant, le moment du départ ne tarda pas à arriver.

On se mit en marche.

Le détachement commandé par le comte du Luc formait l'avant-garde.

On traversa à gué la rivière de Veyrou, et, vers onze heures du soir, grâce à la fidélité du guide, qui peut être se sentait surveillé un peu plus qu'il ne l'aurait voulu par Vatan, les protestants parvinrent à une demi-lieu de Montauban.

Les soldats de l'armée royale étaient si désorientés par les mouvements incompréhensibles des protestants qu'ils s'occupaient à peine du travail des tranchées.

M. le maréchal de Praslin qui avait été blessé quelques jours auparavant et commençait à se porter mieux, voyant que M. de Bassompierre qui, depuis plus de huit jours, faisait seul la garde du secours, ainsi qu'on l'appelait, était accablé de fatigue et tombait littéralement de sommeil, voulut absolument le remplacer, et il l'obligea à prendre quelque repos.

M. de Bassompierre avait fait barricader toutes les avenues des chemins qu'il devait garder. Les soldats s'embusquaient derrière les barricades le long d'un grand chemin creux qui traversait toute la plaine du Ramier entre Picquecos et Montauban, prenant depuis le quartier des Gardes jusqu'à cent pas de la Carrique, au pont même de la Carrique.

M. de Bassompierre dormait à peine depuis quelques instants lorsque son écuyer l'éveilla en sursaut pour lui annoncer que M. de Lacourbe, capitaine des gardes de M. de Vendôme, le faisait avertir qu'avant deux heures, bien certainement, l'armée aurait le secours protestant sur les bras.

Cette nouvelle imprévue suffit pour éveiller complètement M. de Bassompierre ; il se leva en toute hâte, et, en passant devant le quartier de Piémont il emmena deux cents hommes en même temps que le colonel Hesse qui rejoignait à la tête de deux cent cinquante Suisses.

Au moment où M. de Bassompierre arrivait dans le grand chemin dont nous avons parlé plus haut, la plus grande confusion y régnait. M. de Praslin avait envoyé chercher cent gendarmes, MM. de Vendôme, de Chevreuse, de Lesdiguières, enfin tous les principaux officiers de l'armée étaient là. Chacun parlait, discutait sans s'entendre. Les troupes étaient pressées, pêle-mêle, sans ordre : enfin, il régnait un désordre effroyable.

Pour le faire cesser, M. de Bassompierre fit donner une alarme vers le pont de Carrique. Tous se portèrent de ce côté, et le calme se rétablit peu à peu.

M. de Bassompierre garda le régiment de Piémont pour défendre le chemin, fit avancer les gendarmes de mille pas dans la plaine, et, sur un avis qu'il reçut de l'approche des protestants, il envoya deux cent cinquante Suisses soutenir deux compagnies du régiment de Normandie, embusquées à la carrière de Ruffé.

A peine ces dispositions étaient-elles prises que des coups de pistolet se firent entendre.

Le maréchal supposa que c'était de la cavalerie qui attaquait ; il suivit les coups de pistolet et descendit dans la carrière

de Ruffé où il ordonna au corps de garde avancé de faire sa décharge et de se retirer derrière la barricade ; ce qui fut exécuté aussitôt.

Au même instant, les réformés donnèrent l'assaut à la barricade, mais sans pouvoir s'en emparer.

M. de Bassompierre attendait avec la plus vive inquiétude les Suisses qu'il avait laissés en arrière. Ceux-ci arrivèrent enfin.

Bassompierre ordonna aux tambours de battre et de continuer à marcher sur la droite ; en même temps il ordonna aux Suisses d'appuyer silencieusement sur la gauche.

Le détachement protestant qui avait assailli la barricade était celui du comte du Luc.

A ce bruit insolite de tambours battant une marche au milieu de la nuit, le capitaine Vatan s'arrêta net. Il dressa les oreilles, huma l'air comme un cerf poursuivi par les chasseurs, et s'adressant au comte du Luc qui se trouvait près de lui :

— Ceci est trop bête pour ne pas être très-malin, lui dit-il. Nous sommes ici à l'attaque de M. de Bassompierre, c'est un vieux rétre, il a plus d'une malice dans son sac, méfions-nous ! Je connais cette ruse-là, j'y ai déjà été pris au sac de Landau.

— Que faire ? demanda le comte.

— Suivons les tambours ; je suis sûr qu'ils sont seuls : je suis certain qu'en ce moment les gardes suisses, dont ce sont les bandes, se glissent derrière nous pour nous mettre entre deux feux.

Tout à coup, Clair-de-Lune surgit près d'eux.

— Faites demi-tour ! s'écria-t-il vivement, avant dix minutes, nous serons enveloppés par les gardes suisses.

— Que vous disais-je ? s'écria le capitaine Vatan en se frisant la moustache avec son air narquois des grands jours.

Le mouvement fut vivement exécuté, et bientôt ils se trouvèrent hors de la bagarre.

Le comte laissant alors le commandement au capitaine, se rendit en toute hâte auprès de M. de Beaufort pour l'avertir de ce qui se passait et du piège qui était tendu.

Malheureusement l'avis venait trop tard. Les troupes de M. de Beaufort étaient engagées ; quand même il l'aurait voulu il lui aurait été impossible de le suivre.

Le comte voulait rester près de lui, mais M. de Beaufort s'y opposa.

— Cette nuit, c'est chacun pour soi, lui dit-il ; ne songez qu'à faire entrer votre détachement dans la ville ; je donnerai assez de besogne aux Royaux pour qu'ils vous laissent le chemin libre.

Il serra la main du comte et se remit à la tête de sa troupe.

Malgré le vif chagrin qu'éprouvait le comte du Luc à laisser ce brave officier dans ce danger extrême, il comprit combien il était important qu'il exécutât l'ordre qui lui était donné. Il s'éloigna donc à regret et rejoignit son détachement, tout en ralliant autour de lui les différentes troupes protestantes qu'il rencontrait sur son chemin.

Cependant, les gens de M. de Beaufort avançaient toujours sur les retranchements aux cris répétés de :

« Vive le roi ! »

Les troupes royales, surprises, et croyant avoir affaire à des détachements de leur propre armée, les laissaient avancer sans oser tirer.

Tout allait bien. Les retranchements allaient être emportés sans coup-férir, lorsque Claude Aubryot, qui s'était glissé auprès du guide, lui murmura à l'oreille :